LA BATAILLE DE CHARLEROI

par Maurice des Ombiaux

"Le XX° Siècle" paraissant au Havre, du 5 et 6 septembre 1915

Ce n'est pas sans étonnement que je lis un peu partout, et tout dernièrement encore dans la Gazette de Lausanne, sous la signature du colonel Secreton, que la ville de Charleroi, au cours de la bataille qui porte son nom, fut prise et reprise cinq fois, sous un bombardement destructeur, dans des corps à corps furieux qui laissaient les rues encombrées de cadavres.

A la fin d'août 1914, cette nouvelle avait, en effet, couru à Bruxelles. On nous citait des prouesses extraordinaires accomplies notamment par les Turcos, qui ne s'étaient retirés qu'après avoir massacré deux ou trois régiments allemands; la ville haute n'était plus qu'un monceau de ruines et la Sambre charriait des cadavres par paquets.

Bruxelles était alors fort dénué de moyens d'information; quelques journaux commençaient seulement à filtrer à travers le cordon des troupes allemandes; la Flandre libérale, journal gantois, se vendait un franc, et le Times, trois francs; les journaux français ne nous revenaient pas encore.

J'eus la chance d'apercevoir, tout au début de septembre, un vieux camarade habitant Charleroi; je me précipitai vers lui pour obtenir quelques détails sur le sort de la ville. Je fus fort désillusionné quand il me répondit:

-Mais on ne s'est pas battu à Charleroi. Le boulevard Audent, à part deux ou trois maisons, est entièrement détruit, non pas par fait de guerre, mais par l'incendie.

-Est-ce bien possible, lui répondis-je. On affirme qu'on s'est battu dans les rues, que des Français ont repris cinq fois la ville, pour l'abandonner enfin sous la pression d'un ennemi de beaucoup supérieur en nombre.

-Venez vous en assurer par vous-même, me dit-il.

J'y allai. A part quelques randonnées dans les environs, c'était la première fois que je quittais Bruxelles depuis l'entrée des Allemands. Les uns me disaient qu'un passeport était nécessaire pour circuler en véhicule sur les routes, d'autres m'assuraient qu'il n'était pas exigé. Je me fiai à ceux-ci et me mis en route.

Pour gagner Charleroi où, en temps de paix, le train nous transportait en une heure un quart, je pris le tramway vicinal Espinette-Waterloo-Nivelles. Nulle trace de guerre n'apparaissait au cours du trajet.

La "morne plaine", dominée par le lion, apparaît et s'étend devant moi; j'aperçois la Haie Sainte, Hougoumont, la Belle Alliance. Ces lieux qui, hier, tremblaient encore d'avoir vu la lutte des Titans, me semblent tout à coup dépouillés de leur prestige. Trop de noms, désormais immortels, ont sonné depuis un mois, pour que celui de Waterloo ait encore la même profondeur de résonnance dans les esprits préoccupés du grand drame qui se joue. Mais peu à peu, pourtant, la contemplation de ces lieux où l'on a tant rêvé, reconstitue leur prestige.

Les premiers cavaliers ennemis ont pénétré de force dans le panorama -musée qui se trouve au pied de la butte; ils y ont pris les accessoires du premier plan. Mais maintenant que l'image de la bataille est devenue une attraction pour les Boches, ils respectent

le local qui la contient;ils ont même rapporté quelques fusils rouillés et quelques vieux sabres.

A Nivelles,à l'arrêt du vicinal,des carioles s'offrent,soit par Manage,soit pour Jumet.On va à Mons par Manage,à Charleroi par Jumet.

En route pour Charleroi.Nulle trace de dévastation jusqu'à Jumet.Là,les Allemands ont commencé à jeter les pastilles de cellulose et à manoeuvrer les seringues à pétrole.La chaussée qui va de Jumet à Charleroi n'est plus guère bordée que de ruines.

C'est là que les otages,qu'ils avaient pris au saut du lit et faisaient marcher devant eux,criaient à leurs concitoyens qui les regardaient passer entre les casques à pointe:

-Voilà,ils nous ont nommés de la Commision de la ducasse, mais on ne dira pas que nous nous sommes rhabillés avec l'argent de la caisse.

En effet,les malheureux étaient à peine vêtus,n'ayant eu le temps que de passer leur indispensable,mais la bonne humeur wallonne ne perdait pas ses droits;au milieu des baïonnettes,les Jumetois ne cessaient de plaisanter.

Voici Charleroi.A partir du viaduc,le boulevard qui sépare la ville en deux parties ne laisse plus voir que des trous de fenêtres béants dans des murs où les langues de feu ont laissé de longues traces noirâtres.

On m'explique l'événement comme on peut.Il n'y avait que peu de Français à Charleroi,une compagnie,un bataillon tout au plus, qui se sont repliés devant une forte colonne allemande.Quelques coups de fusils furent tirés par les soldats de l'arrière-garde, du côté de la route de Marchienne.Alors,comme en beaucoup d'autres endroits,les Boches exercèrent des représailles sur les civils et sur les maisons et la compagnie des incendiaires opéra.

Il est permis de croire que l'incendie de Charleroi avait été prévu car,de tout ce grand boulevard Audent,un seul immeuble reste debout,c'est l'hôtel d'un notaire dont la mère était Allemande.La coïncidence mérite d'être signalée et appelle des déductions.

Tous les témoignages que je recueillis à Charleroi furent concordants:On ne s'était pas battu dans la ville.Charleroi n'a donc pu donner son nom à une bataille,que parce qu'on ne s'y est pas battu.Ces choses-là se sont déjà vues.

C'est sur la ligne Gozée,Lobbes,Binche,que le combat s'est livré,à quinze,vingt,vingt-cinq kilomètres de Charleroi,dans la direction de Maubeuge.Pas plus là qu'à Mons,les Alliés ne prirent l'offensive sous la poussée débordante des hordes de von Kluck;il ne fallait,du reste,plus y penser.On eût pu retenir,peut-être,les Allemands sur la Meuse,mais sur la Sambre,après l'envahissement du Brabant et du Hainaut,cela n'était plus possible;il n'y avait plus qu'une seule solution logique à adopter:celle qui aboutit à la brillante victoire de la Marne.

Quoi qu'il en soit,il faut mettre fin à la légende de Charleroi prise et reprise cinq fois par les Français.Il n'y a rien eu de semblable,ni à Charleroi,ni dans les environs.On ne s'est même pas battu à Charleroi.

Le Fanion Belgo-Canadien

On sait que nos compatriotes établis outre-mer ont admirablement répondu à l'appel de la patrie.Il en est revenu des îles du

Pacifique, des sources de l'Amazone, des Montagnes-Rocheuses, de la Mandchourie, de tous les points cardinaux. Au canada, il n'est pas resté un seul Belge valide.

Ces braves du Canada, réunis avant le départ, s'étaient, -écrit le correspondant belge de la Croix, - acheté un fanion tricolore sur lequel des mains de femme avaient hâtivement brodé en lettres d'or ces mots "Les Belges du Canada volent au secours de la Patrie" Arrivés en Europe, ces volontaires furent répartis entre divers régiments, suivant leur âge et leurs facultés. Un petit groupe d'entre eux, enrôlés dans un de nos régiments de ligne, l'un des plus héroïques de l'armée, conserva le fanion. Or, il advint à ce fanion la merveilleuse aventure d'être porté en tête d'un assaut sur l'Yser et d'être criblé de balles aux tranchées de Dixmude. Aussi précieux pour nos troupiers que le drapeau même du régiment, il était porté, l'autre jour, loque héroïque, déchirée et tâchée de sang, devant la compagnie qui en a la garde. Son porteur était un grand diable de Belgo-Canadien. En chantant, nos hommes s'en revenaient des tranchées, lorsque, sur la chaussée, une auto grise arriva en vitesse. C'était l'auto royale. Le roi Albert aperçut le fanion. D'un geste, arrêtant le chauffeur, il se dressa et, debout, la main au képi, il salua longuement le fanion, tandis que les troupiers acclamaient frénétiquement le roi-soldat.

Mais l'histoire du fanion ne se termine point là: des Anglais avaient été témoins de la scène; ils allèrent en faire le récit à Londres et ailleurs, et, un beau matin, notre Belgo-Canadien, porte-fanion, reçut une missive, venue d'outre-Manche, où il lui était offert 30,000 francs pour le lambeau de soie! Il en fut un instant suffoqué; puis se ressaisissant: "Pas pour 30,000 francs, pas pour 100,000, pas pour un million! s'écria-t-il. On m'enterrera avec ou je rapporterai le fanion là-bas au Canada, pour la rentrée triomphale".

"Le but n'est pas atteint", dit un journal allemand.

M. Paul Michaëli, envoyé du Berliner Tageblatt à Kovno, écrit:

"Quand on voit ces succès qui se succèdent lès uns aux autres et dont les conséquences vont toujours en grandissant, on a de la peine à se modérer. Involontairement on se laisse entraîner à des spéculations qui ne répondent peut-être pas exactement aux faits. Cependant, ce n'est pas avec les espérances et les désirs du vulgaire qu'on rend service à la grande cause.

"Rien ne sert non plus de vouloir, avec un optimisme exagéré, faire bon marché des énormes résistances qui s'opposent à notre armée dans l'est. Il est parfaitement inutile aussi de rabaisser les rudes tâches qui s'imposent à l'activité allemande. Si difficile qu'il soit de conserver son sang-froid dans ce tumulte de victoires, il faut y parvenir et se contenter de constater que la force de résistance des Russes n'est pas réduite, et qu'elle est encore loin d'être brisée.

"Péniblement, pas à pas, semblable au chevalier d'Albert Dürer, derrière qui marchent la Mort et le diable, l'armée allemande s'avance vers les hauteurs en traversant des fourrés presque impénétrables. Nous espérons que ce chemin infiniment dur la mènera finalement à son but, mais nous ne devons pas nous dissimuler un instant que, maintenant encore, ce but n'est pas atteint".

0.15 fr.